

Intervention



L'intolérance américaine

Paul Warren

Numéro 13, novembre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, P. (1981). L'intolérance américaine. *Intervention*, (13), 22–22.

Intolérance américaine

L'Occident sans l'Orient c'est la dictature;
l'Orient sans l'Occident c'est l'anarchie.

Le dernier exploit de Reagan contre les Arabes est impressionnant. C'est un raid du même type que ceux que fignole le héros Indiana Jones, dans le plus grand succès cinématographique de l'année, *Raiders of the Lost Ark* du prestigieux tandem Spielberg/Lucas. La séquence de *Raiders* qui fascine le plus le public est, étrangement, la plus raciste de tout le film: Indiana Jones (interprété par Harrison Ford, le Han Solo de *Star Wars*) se sent menacé par un malabar arabe qui roule des yeux fous, en faisant tourner d'une main experte son sabre de bédoïn. Au lieu d'affronter son adversaire selon les règles sacro-saintes du duel cinématographique, le justicier Jones sort nonchalamment son pistolet et le flingue à distance comme un chien sale. Et la foule jubile.

«Ce qui est désormais à prévoir, écrit Dominique Noguez, ce n'est pas que le cinéma reflète enfin la réalité, c'est que la réalité se mette de plus en plus à ressembler au cinéma». Le comportement écranique de l'ancien acteur devenu Président vient peut-être concrétiser l'intuition de l'écrivain et critique français. Rony Reagan, pendant les trente ans de sa vie de comédien à Hollywood, a joué dans cinquante-six films. Or, à son grand désespoir, jamais il n'a réussi à décrocher le premier rôle. En accédant à la présidence suprême, il semble que le vieux comédien arriviste ait enfin eu sa chance de voler la vedette aux acteurs — justiciers célèbres qu'il a enviés toute sa vie, notamment Jimmy Stuart et John Wayne.

Il serait intéressant d'étudier ce phénomène de l'image qui alimente de plus en plus notre réel. Cependant, ce que je voudrais pointer, dans ce bref article, c'est un autre phénomène qui, d'ailleurs, n'est pas sans rapport avec l'impact de l'image sur la réalité.

Le bon droit mythique des U.S.A.

Le président Reagan et son équipe au pouvoir à Washington ne sauraient avoir, présentement, de meilleur allié que notre fabuleux premier ministre, Pierre Elliot Trudeau. Celui-ci, en se faisant le champion des relations Nord/Sud, jette suffisamment de poudre aux yeux pour masquer la réalité de la politique anti-tier-mondiste de l'establishment américain. Depuis l'arrivée de Reagan à la Maison Blanche, le bon droit américain a retrouvé sa vigueur d'antan et s'est remis en selle. À tel point que ce qui bouge à côté de la trajectoire américaine — en Amérique du Sud et au Proche-Orient, en particulier — est brutalement rappelé à l'ordre.

Pour comprendre l'actuelle intolérance des États-Unis, il faut revenir en arrière, jusqu'à l'affaire des otages américains.

Les otages ont été d'une telle importance pour la nation américaine que s'ils n'avaient pas existé il aurait fallu les inventer. Il faut tout de suite ajouter qu'ils n'ont pas été d'une moindre importance pour la nation iranienne. Leur présence, pendant plus de quatorze mois, à Téhéran, a permis à la révolution populaire de cristalliser ses forces vives. Les otages, au cœur de l'Iran en ébullition, ont joué un rôle capital: à travers eux, c'était les États-Unis qui étaient prisonniers, punis et humiliés, acculés à admettre, par le silence et la crainte, l'accusation d'avoir soutenu l'ancien régime honni du Shah. Les Iraniens avaient retourné la situation en leur faveur. Les représentants de l'Amérique, imposés hier à leur pays, libres et intouchables par la vertu de l'immunité diplomatique, en prenant le statut d'otages devenaient, du coup, les instruments privilégiés de la cause iranienne et le gage de son bon droit. Une fois les otages disparus, tout fut perdu pour l'Iran qui a amorcé, alors, sa longue descente dans l'anarchie.

C'est l'Amérique qui a gagné le gros lot. Prisonnière de l'Iran à travers les otages, elle se relevait de sa guerre injuste et honteuse du Vietnam, elle se lavait de sa faute. De bourreau, elle devenait providentiellement victime. Et c'est tout ce dont elle avait besoin pour redorer son blason, évacuer ses complexes et refaire son unité. C'est tout ce qu'attendaient ses fondamentalistes puritains pour sortir de l'ombre et proclamer au grand jour les mythes fondateurs de la nation. C'est tout ce qu'il fallait à la droite réactionnaire pour bouter dehors un président trop faible pour gagner une guerre noble et juste que la Providence, enfin, lui apportait sur un plateau.

Ce mouvement de revitalisation de l'Amérique s'est amplifié jusqu'à l'euphorie après la libération des otages. À la vérité, les otages n'étaient pas libérés. Ils passaient simplement des mains des Iraniens aux mains des Américains. De même qu'ils avaient servi à l'Iran d'instrument momentané de cohésion populaire et de rejet de l'Amérique, par un étrange mimétisme, ils servaient désormais les Américains dans leur besoin exacerbé de démontrer leur américanisme et, conséquemment, de rejeter hors d'eux-mêmes l'Iran oriental et musulman.



Le retour des otages de la capitale iranienne à la capitale américaine a été planifié sur le modèle du retour sur la terre des cosmonautes américains. L'avion-capsule qui abritait les héros a été baptisé «Freedom 2»; le voyage a été fragmenté en plusieurs phases: «phase 1», «phase 2», «phase 3»; il y a eu deux relais de décompression, celui de Alger (Proche-Orient plus près de l'Occident) et celui de Wiesbaden (Allemagne déjà à l'Ouest); il y a eu l'isolement, la purification (lavage, douche) et la réintégration à West Point (pierre angulaire des valeurs américaines); enfin, ce fut le couronnement à la Maison (redevue) Blanche et l'ultime consécration par le peuple.

L'odyssée des otages, si elle s'est articulée si fortement sur le pattern du retour triomphal de l'espace c'est qu'elle servait aux Américains de catharsis. À travers les otages, ce sont tous les retours, tous les «coming home» culpabilisés et honteux de l'apocalypse du Vietnam qui, après avoir si longtemps coupé les ailes de l'Aigle américain, ont été retournés comme un gant et ont éclaté en victoire. À même les otages qui revenaient à la famille américaine, on pouvait désormais se payer le luxe de se réinstaller solidement dans le grand mythe du mouvement vers son moi occidental, «Go West young man».

Mais la conséquence est tragique. Le vieux manichéisme américain refait surface: l'Ouest revêt son uniforme prestigieux et se blanchit «in toto»; en montage parallèle, typiquement hollywoodien, l'Est est replongé dans l'obscurité de la barbarie anarchique. Les termes utilisés par les leaders et les médias américains pour décrire le comportement des Iraniens vis-à-vis des otages sont révélateurs: «barbarian», «disgusting», «pigs»... L'Iran et, à travers lui, le monde oriental dans sa complexité riche et chaude, est rejeté à des années-lumière de la bonne conscience américaine enfin retrouvée.

Paul Warren,
professeur de cinéma